

David Nash

*Honte et modernité*

‘La honte est un phénomène aussi ancien que l’Homme lui-même, sinon plus ancien.’

‘Je ne craignais pas la punition, mais j’avais une peur bleue de *la honte*: je la craignais plus que la mort même, plus que le crime, plus que le monde entier. Je me serais enterré, cache au centre de la terre: *la honte* invincible écrasait tout autre sentiment; *la honte* seule motivait impudence, et au fur et à mesure que je me transformais en criminel, la peur de la découverte me rendit intrépide.’

La honte est, de manière surprenante, l’objet de bien peu d’études historiques en Europe occidentale et ce vide est particulièrement remarquable en Grande-Bretagne. L’étude de la honte a été considérablement colonisée par d’autres disciplines avec des programmes que les historiens ont dû assimiler avant de reprendre leur examen. Les anthropologues et sociologues ont mené la barque des tentatives modernes d’analyse et de quantification de la honte, mais ils s’y prennent invariablement de la perspective d’une société moderne et tirent des conclusions sur cette société moderne en observant des individus tout à fait modernes.

Ainsi, il est souvent difficile de rencontrer des émotions telles que l’humiliation et la honte, qui risquent d’être systématiquement submergées dans une telle société. Lorsque le phénomène de la honte est mentionné, il s’agit de descriptions, généralement parlant, de cette émotion comme étant une forme primitive. Ce phénomène est aussi influencé en partie par nombre de définitions standard de la honte, et notamment par celle offerte par l’Oxford English Dictionary. Ces définitions existantes ont tendance à percevoir la honte comme étant statique, simpliste, unidimensionnelle, instantanée et ayant un effet socialement isolé. Ces points de vue vis-à-vis de la nature primitive de la honte sont associés par le monde contemporain au préindustriel, à l’économiquement arriéré et au socialement sous-développé.

Si nous nous consacrons à la société moderne et sophistiquée, il est généralement suggéré que la honte ne participe aucunement à celle-ci et qu’elle a été en quelque sorte remplacée par l’émotion apparentée mais indiscutablement moderne de culpabilité. Cette émotion moderne, la culpabilité, semble être caractérisée par son insistance quasi totale sur l’individu comme l’unité de sentiment et d’émotion. Ainsi, à l’intérieur de ce paradigme, la honte est associée à la collectivité, alors que la culpabilité est associée à l’individu. Ceux qui ont avancé des affirmations plus risquées ont, problématiquement, produit des définitions généralisées ou « de type idéale » et quelques exemples de la honte en action dans des contextes contemporains. Lorsqu’il est possible de décrocher une compréhension chronologique de la question de la honte, les aperçus fournis par les philosophes et leurs propres perspectives montrent différentes espèces de préjugés qui peuvent eux-mêmes affecter la manière dont nous percevons historiquement ce phénomène. De tels points de vue sont souvent téléologiques et peuvent ainsi créer une idée déformée ‘linéaire’ de l’histoire de la honte.

La première de ces tendances est représentée par les idées de Norbert Elias et son ‘processus civilisant’. Cependant, il existe également ce que nous pourrions décrire comme une téléologie alternative offerte en explication de tout cela. Michel Foucault fait preuve de suspicion, et même de mépris, envers le projet d’illumination, ce qui représente une lecture inverse du projet de civilisation et modernisation esquissé par Elias. Ces deux théories sur le comportement humain sont inscrites dans une thèse globale et descriptive qui contourne complètement le XIX<sup>e</sup> siècle— précisément cette période où la modernité est

hypothétiquement la plus pleinement réalisée pour leurs fins. Elias a tendance à considérer que le processus est conclu à ce point, ce qui implique que chercher la honte se résume à rechercher ses restes civilisés sous une forme bénigne. Foucault, au contraire, regarde bien loin en arrière du XIX<sup>e</sup> siècle pour rechercher la formation de ses dangereuses hiérarchies professionnelles, qui semble principalement coalescer à des moments du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, les deux évitent effectivement de reconnaître l'existence, la longévité et l'importance de la au XIX<sup>e</sup> siècle.

Et pourtant, précisément au cours de cette période, des épisodes démontrant l' 'émotion sociale' qu'est la honte fournissent un aperçu historique incontesté de la vie affective et psychologique des individus et sociétés du passé qui subissent la transition vers la modernité. Si les disciplines non historiques, par exemple l'anthropologie, associent la honte au primitif et au rural, il est à noter que le XIX<sup>e</sup> siècle, bourgeois, regorge de manifestations notables de honte et anxiété. La peur terrifiant d'une pauvreté subite et catastrophique, d'une mobilité sociale désastreuse vers le bas et même de la lutte acquisitive pour atteindre la prospérité est un thème central de la fiction victorienne. La société bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle possédait probablement un sens de honte plus étendu et plus profond que le paysan rustre des trois of générations précédentes. En fait, nous devons apprécier comment ces descriptions fictives de la honte et des comportements basés sur cet idéal ont pu maintenir des conceptions populaires de la honte, et des réponses adaptées, dans l'esprit du lectorat de ces œuvres. Une autre raison importante d'étudier l'histoire de la honte est que la capacité de la société de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la remplacer, et le désir de la modernité de l'effacer de la sphère publique, n'ont pas connu un succès fulgurant. Un élément de la discussion est le rôle émergent de différents médias dans l'évocation de la honte – évocation qui peut tordre et distordre et les fait et leur interprétation. Nous découvrons ainsi que 'la honte' avait une utilité dans une société qui aurait dû la dépasser. La honte était destinée à créer et influencer l'opinion publique, mais elle devenait également par moment un trope central du divertissement et de la construction de l'Autre non civilisé. Ceci abonde dans le sens de certains éléments de la culture du divertissement modern qui ont redécouvert et le pouvoir inné de la honte et sa capacité efficace de transmission d'autres messages culturels.

Le contexte historique de la discussion de la honte moderne au XIX<sup>e</sup> siècle s'amorce à partir de la découverte et le mappage de l'histoire antérieure des régimes disciplinaires, que ceux-ci soient externes ou internes. Au sein de cultures d'humiliation plus raffinées, la crainte même de la honte constitue une connaissance psychologique intense de son pouvoir, même si l'individu ne l'a jamais ressentie personnellement. Ainsi, l'on pourrait se trouver obligé d'en conclure que la honte avait une présence et un effet plus réels sur des cultures prétendument plus modernes au niveau des manières et du comportement, que sur des cultures de la honte censément plus primitives.

Alors que des études ont été entamées dans ce domaine, il est impératif que nous cherchions à esquisser les orientations de recherches futures et comment nous pourrions consolider l'étude de la honte. Il faut pour cela prendre en compte trois domaines apparentés. Le premier est la conception d'un programme pour l'étude de la honte doté d'un sens critique de ce que ceci pourra éclairer. Le second est de prendre en compte les autres sources qu'un a historien pourrait consulter dans sa recherche de cette 'émotion sociale' et de ses véritables effets. Enfin, un tel programme nécessite une appréciation, et une inventivité, concernant les sources dont on pourrait se servir pour explorer le phénomène de la honte sous ses multiples guises.

Peut-être la plus importante question de toutes, et celle vers laquelle la plupart de ces spéculations s'orientent, est celle de savoir où la honte, une fois libérée des tentatives de la cacher et de l'ignorer, peut être intégrée dans le diapason de l'histoire des émotions

modernes. Auparavant, comme nous l'avons dit, la honte était prétendument transmutée ou 'modernisée' en culpabilité ; pourtant, nos découvertes jusqu'ici ont largement dépassé ce paradigme. Dorénavant, nous serons obligés de considérer comment la honte, dans ses guises modernes, se situe parmi les émotions que nous connaissons. Elle pourra peut-être toujours avoir une relation complexe à la culpabilité qu'il faudrait étudier et décrypter de manière systématique. Est-ce que la relation entre la honte et la culpabilité reflète une version plus compliquée de la division public/privé que la dichotomie dénudée initialement théorisée semblait suggérer? Ou est-ce que la réinvention/ revigoration de la honte par les nouveaux médias la signale comme une espèce de réaction publiquement orchestrée au scandale et à la célébrité qui devrait nous inciter à engager dans une plus étroite collaboration avec l'œuvre de Habermas? Est-ce que la force de la honte réside dans le modern en tant qu'émotion social par excellence, restant quasi dormant comme une forme ultime de punition? Sans doute, une lecture de la réforme des punitions et de leur capacité de subsumer et profiter activement des aspects de la honte est de la considérer comme une sanction sociale potentiellement intrinsèque aux sociétés prétendument 'primitives' et 'modernes'.

Similairement, la distance entre la honte lies et les explosions d'autres émotions que nous risquons de rencontrer est une source d'intuitions potentiellement fructueuses. La possibilité que l'expression d'autres émotions, dans des scénarios tout à fait modernes, trouve sa source dans un sentiment de honte mérite une plus grande considération qui pourra produire des résultats surprenants et même intrigants.

Ainsi, nous concluons que la honte dans l'histoire d'après 1800 se fait enfin reconnaître et accepter. Son histoire transcende les modèles de sciences sociales qui l'ont considérée comme un reste primitif théories téléologiques de développement social, psychologique et civique. Son influence en tant qu' 'émotion sociale' commence à se reconnaître et son endurance au-delà de l'avènement de la modernité commence à influencer des domaines d'histoire sociale et culturelle. Cependant, il faut toujours une appréciation intégrale et complète de son étendue à travers la chronologie et l'espace géographique, et cette réalisation sera le fruit des labours de nombreux chercheurs.

### *Shame and Modernity*

'Shame is a phenomenon as old as, if not older, than man.'<sup>1</sup>

'I did not fear punishment, but I dreaded *shame*: I dreaded it more than death, more than the crime, more than all the world. I would have buried, hid myself in the center of the earth: invincible *shame* bore down every other sentiment; *shame* alone caused all my impudence, and in proportion as I became criminal the fear of discovery rendered me intrepid.'<sup>2</sup>

<sup>1</sup> K. Riezler (1943) 'Comment on the Social Psychology of Shame', *The American Journal of Sociology*, 48, 4, pp. 457-65. P 458.

<sup>2</sup> Rousseau's *Confessions* quoted in T.J. Scheff (1988) 'Shame and Conformity: The Deference-Emotion System', *American Sociological Review*, 53, 3, pp. 395-406, pp 399-400..

Shame is surprisingly little studied amongst historians in Western Europe and this gap is also especially prevalent in Britain. The study of shame has been substantially colonised by other disciplines with agendas that historians have had to assimilate before further exploration can occur. Anthropologists and sociologists have been in the forefront of modern attempts to analyse and quantify shame but invariably they do so from the perspective of a modern society which draws conclusions about that modern society through observing thoroughly modern individuals.

As such, emotions like humiliation and shame are often hard to encounter and may be systematically submerged within such a society. When the phenomenon of shame does get mentioned this is to describe it as, generally speaking, some form of primitive emotion. This is also in part influenced by many of the standard definitions of shame, notably that offered by the Oxford English Dictionary.<sup>3</sup> These existing definitions are inclined to see shame as static, uncomplicated, one-dimensional, instantaneous and its effects socially isolated. These views of shame's primitive nature become associated with the pre-industrial, economically backward and the socially underdeveloped in the contemporary world.

If we concentrate upon modern, sophisticated society it is generally suggested shame forms no part of this and has somehow been replaced by the related but indisputably modern emotion of guilt. This emotion of modernity, guilt, is seen as being characterised by its almost total focus upon the individual as the unit of feeling and emotion.<sup>4</sup> Thus, within this paradigm, shame is associated with the collective whilst guilt becomes associated with the individual. Those who have been braver with their assertions have problematically produced generalised or 'ideal type' definitions and some examples of shame in action in contemporary contexts. Where it is possible to get some sort of chronological understanding of the issue of shame the insights provided by philosophers and their own perspectives demonstrate different species of bias which themselves can affect how we view this phenomenon historically. Such views are often teleological and thus can sometimes produce a distorted 'linear' view of the history of shame.

The first of these tendencies is represented by the ideas of Norbert Elias and his 'civilising process'.<sup>5</sup> Yet there is also what we might describe as an alternative teleology offered to explain some of this. Michel Foucault expressed suspicion, scorn even, of the enlightenment project and this represents a reverse reading of the civilising and modernising project outlined by Elias.<sup>6</sup> Both these theories about human behaviour are locked into an overarching and descriptive thesis which somehow bypasses the nineteenth century – precisely the period where modernity is supposedly most fully realised for both their purposes. Elias is apt to see the process well concluded by this point, so the search for shame is a search for its remnants civilised into benign unthreatening forms. Foucault on the other hand looks backwards far beyond the nineteenth century to look at the formation of his

---

<sup>3</sup> The OED notes shame to be 'The painful emotion arising from the consciousness of something dishonouring, ridiculous, or indecorous in one's own conduct or circumstances (or in those of others whose honour or disgrace one regards as one's own), or of being in a situation which offends one's sense of modesty or decency.'

<sup>4</sup> S.P. Garvey (1988) 'Can Shaming Punishments Educate?', *University of Chicago Law Review*, 65, 4, p. 766.

<sup>5</sup> Norbert Elias, *The Civilising Process* (revised edition) translated by Edmund Jephcott, edited by Eric Dunning, Johan Goudsblom and Stephen Mennell, (Blackwell, Oxford 2000)

<sup>6</sup> The writings of Foucault are numerous and are also supplemented by a number of interviews which clarify and develop ideas further. However for a way into his method and parts of his analysis which amounted to a sustained critique of the enlightenment see the following *Madness and Civilization: A History of Insanity in the Age of Reason* trans. by R. Howard, (London: Tavistock, 1965); *Discipline and Punish* (Penguin, Harmondsworth 1991); *Madness and Civilisation* (Routledge, London, 2001); *Archaeology of Knowledge* (Routledge, London, 2002) *The Birth of the Clinic* (Routledge, London, 2003); *The Order of Things* (Routledge, London, 2001).

dangerous professional hierarchies, which are predominantly seen to coalesce at points in the eighteenth century. Thus both do not effectively acknowledge the existence, longevity or importance of shame within the nineteenth century.

Yet precisely in this period, episodes where the ‘social emotion’ of shame is displayed provide an unrivalled historical window into the emotional and psychological lives of past individuals and societies undergoing the change to modernity. Although the non-historical disciplines, such as anthropology, associated shame with the primitive and the rural it should also be noted that the nineteenth, or bourgeois, century contained notable manifestations of shame and anxiety. The terrifying fear of sudden catastrophic poverty and disastrous downward social mobility and indeed the acquisitive struggle to reach prosperity is a central theme of much Victorian fiction. Nineteenth century bourgeois societies conceivably had a greater and deeper sense of shame than the peasant rustic of the previous three generations. Indeed we should be aware of how fictional depictions of shame and behaviour based upon this ideal may have kept popular conceptions of shame, and responses to it, alive in the minds of the readership for these works. A still further and important reason for studying the history of shame is that late nineteenth century society’s ability to supersede it, and modernity’s desire to erase it from public space, have been less than successful. One element in the discussion is the developing role of various media in portraying shame that can twist and distort both fact and interpretation. In this we rediscover that ‘shame’ had its uses to a society that should arguably have outgrown it. Shame was made to create and influence public opinion, but also on occasions it became a trope central to entertainment and for constructing the uncivilised other. This chimes with some elements of modern entertainment culture which have rediscovered both the innate power of shame and its efficient ability to convey other cultural messages.

The historical context for the discussion of modern shame in the nineteenth century begins by discovering and mapping the earlier history of regimes of discipline whether these were external or internal. Within more refined cultures of embarrassment the very fear of shame constituted intense psychological knowledge of its power, even if it had never been actually experienced by the individual. Thus we might be forced to conclude that shame had a more real presence and effect on supposedly more modern cultures of manners and behaviour, than it may have done on supposedly more primitive shame cultures.

Whilst study of this area is underway it is imperative that we seek to sketch the future directions of research and how consolidation of the study of shame might be accomplished. This needs to consider three related areas. The first of these is the construction of an agenda for the study of shame with a clear sense of what it can illuminate. The second is to consider the other places that a historian might look in pursuit of this ‘social emotion’ and its real effects. Lastly such an agenda needs to appreciate, and be inventive, with the sources it might use to investigate the phenomenon of shame in its many guises.

Perhaps the most important question of all, which arguably most of these speculations are building towards, is to ask the question of where shame, now uncovered from attempts to hide and ignore it, may now fit into our spectrum of the history of modern emotions. Previously, as we have discovered shame was supposedly transmuted or ‘modernised’ into guilt yet our discoveries so far have significantly outgrown this paradigm. Henceforth we would now have to think about how shame, in its modern guises, fits in with the other emotions we are aware of. It may still perhaps have a complex relationship with guilt which would need systematic study and unlocking. Does the relationship between shame and guilt mirror a more complicated version of the division of public and private that its originally theorised stark dichotomy seemed to suggest? Or does the re-invention/ reinvigoration of shame within new media mark it out as a species of publically stage managed reaction to

scandal and celebrity which should make us engage more closely with the work of Habermas? Does the power of shame lurk within the modern as the ultimate social emotion, almost lying dormant like some form of ultimate punishment? Certainly one reading of the reform of punishment and its capacity to subsume and make active use of aspects of shame is to see it as a potentially intrinsic social sanction within both supposedly 'primitive' *and* supposedly 'modern' society.

Similarly just how far shame lies behind the outbursts of other emotions we are likely to encounter is a further source of potentially fruitful insight. The capacity for other outpourings of emotion, within wholly modern scenarios, to have their roots in feelings of shame needs much closer scrutiny and this may yet produce some surprising and indeed perplexing results.

Therefore we can conclude that shame within post 1800 history is at last coming to be recognised and acknowledged. Its history transcends the social science models which have seen it as a primitive hangover left behind by teleological theories of social, psychological and civil development. Its influence as 'the social emotion' is becoming crucially recognised and its endurance beyond the coming of modernity is starting to influence areas of social and cultural history. However a full and complete appreciation of its magnitude across chronology and geographical space is still required and accomplishing this will eventually be the work of many hands.